

## RENCONTRE

« *Libres de toute mode,  
étrangers à toute image :*  
*telle vie mènent ici bas*  
*les pauvres d'esprit* »

Hadewijch d'Anvers (XIIIe siècle),  
*Dieu, simplicité déserte et sauvage*

□

Ce soir-là, marchant vers la maison paternelle,  
Sous les dernières vagues de l'ardent crépuscule  
De cet été de feu, je t'ai rencontré, ô mon Ami aimé,  
Toi, toujours merveilleusement beau, toujours doux  
Aimable, courtois, souriant et exquis !

Tu revenais enfin de l'étranger, après tant d'années,  
Ô cher, ô mélodieux enfant du pays.

Suffoquant, je t'ai pris dans mes bras, et me suis mis  
A pleurer à chaudes larmes ! Ô, mon Ami,  
Tes yeux étaient restés aussi clairs comme au temps

De notre heureuse jeunesse ! Pour toi, le temps  
Semblait avoir été suspendu, temps qui ne finit pas !

Pauvre, me disais-tu, tu es revenu pauvre !  
Mais ton âme rayonne toujours comme au premier jour  
De notre rencontre ! La poésie comme les abeilles d'Aristée,  
Avaient ressuscité à tout instant ton existence et son envers !  
Les mots avaient été l'exacte, la pure mesure de ton cœur  
Et avaient fait de toi ce livre qui était parfaitement vrai  
Comme la chaleur, comme le chemin de notre village,  
Comme la vie ! Comme tu as su garder  
La témérité et la candeur e l'enfance !

Je le voyais à tes yeux pleins d'aube,  
Mon Ami, tu n'avais pas oublié les vertus,  
Tu avais continué à croire en l'esprit,  
En l'âme, en une réalité invisible et précieuse !  
A quoi bon une vie si elle ne mène pas à Dieu ?  
La foi, c'est le cadeau que le destin fait à celui  
Qui est essentiel en l'être !

Ah, mon Ami, tu avais évité les perfides  
Déchirures de notre farouche pays,  
Les sombres querelles des rapaces,  
Les vols, les déprédations, les assassinats,  
Les années où tout était office des ténèbres,  
Tout était plaies, cicatrices et blessure !

« Viens – t'ai-je dis ce soir, - viens, Ami,  
Chez moi, honore mon seuil,  
Parle-moi, ô mon Aimé, comme jadis,  
Sous le saule pleureur, des poètes grecs, des Muses,  
Des dieux, des héros immortels !  
Remplis mon cœur dévasté de ta voix  
Où vibre encore le sacré !

Et si ma face ravagée,  
Les rides qui ont enlaidi mes traits,  
Mon corps usé, ma femme fanée  
Et mes rudes enfants t'indisposent,  
Regarde du côté du jardin

Où nous passâmes des secondes  
Inoubliables ! Là où les oiseaux connaissent l'invisible  
Et se laissent librement connaître par lui !

Alors, brusquement, tu avais tourné ta face lumineuse  
Vers moi, et faisant tombé un soupir navrant tu avais dis :

« Ami, es-tu le seul encore à croire en moi et à m'aimer ?  
Ne sais-tu point que je n'existe plus ?  
Pour que ma parole vive  
J'ai dû m'effacer derrière chaque son qui la compose  
Et mourir dans chaque mot !

Aussi ma poésie est-elle devenue  
Comme un bijou à la sombre beauté  
Qu'on tourne et retourne  
Dans un rai de lumière intérieure ! »

Athanase Vantchev de Thracy

A Paris, ce mercredi 27 octobre, Anno Christi MMIV

**Glose** :

**Hadewijch d'Anvers (fin XIIIe siècle)** : voici ce qu'on peut lire à propos de cette poétesse dans *L'Histoire chrétienne de la littérature* : « Parmi les béguines flamandes, Hadewijch d'Anvers, dès la fin du XIIIe siècle (pas bien identifiée, d'autant qu'une seconde rédactrice a repris sans doute le nom de la première), écrit des poèmes d'une grande perfection, très personnels. Souvent, la mystique féminine rend moins abstraite la « mystique des essences » en la transposant dans un langage où joue beaucoup la symbolique nuptiale. En Allemagne, il faut citer parmi bien d'autres, **Marguerite Ebner (1291-1351)**, à qui **Henri de Nördlingen** ordonne de noter ses révélations, **Elisabeth Stagel (vers 1315 – vers 1360)**, principale rédactrice de la *Vie de Suso*, et qui continue vers 1340 son travail de biographie avec les *Vies des sœurs Töss* ; ou encore **Christine Ebner (peut-être cousine de Marguerite, 1277-1355)**, et son *Livre de la surabondance de la grâce*... On parle souvent, à propos d'**Eckhart, Tauler, Suso, Ruysbroeck**, de « mystique spéculative », mais c'est approximatif. C'est vrai s'il s'agit d'indiquer par là un nouvel intérêt pour une problématique où s'entrecroisent une

métaphysique de l'Être (déjà familière aux disciples, surtout dominicains, d'**Albert le Grand** et de **saint Thomas**), et une métaphysique de l'Un (ravivée par la lecture de **Proclus** et d'autres textes néoplatoniciens, sans parler du corpus des œuvres du **Pseudo-Denys**) ».

**Béguine (n.f.)** : du néerlandais *beggaert*, « moine mendiant ». Religieuse de Belgique et des Pays-Bas soumise à la vie conventuelle (**béguinage**) sans avoir prononcé de vœux.

**Aristée** : Fils de la nymphe Cyrène. Un jour qu'elle chassait dans une vallée du Pélion, Apollon la vit, et il l'enleva sur son char d'or jusqu'en Libye. Là, Cyrène lui donna un fils, Aristée. Lorsque l'enfant fut né, Apollon le confia à son arrière-grand-mère Gaïa et aux Saisons (les *Heures*). Selon une autre tradition, Aristée fut élevé par le Centaure Chiron. Puis, les Muses terminèrent son éducation en lui apprenant l'art de la médecine et celui de la divination. Elles lui confièrent le soin de leurs troupeaux de moutons qui paissaient dans la plaine de Phthie en Thessalie. Les nymphes lui enseignèrent l'art de la laiterie et l'élevage des abeilles, ainsi que la culture de la vigne. A son tour, il apprit aux hommes ce que les déesses lui avaient enseigné. **Virgile** raconte comment Aristée avait un jour poursuivi Eurydice, la femme d'Orphée, le long d'une rivière. Eurydice fut piquée par un serpent et mourut. Cette mort provoqua contre Aristée la colère des dieux, qui le châtièrent en frappant ses abeilles d'une épidémie. Le dieu Protée donna à Aristée des conseils sur la façon de se procurer des nouveaux essaims.